

Sonnets chrétiens

I

Monarque souverain des hommes et des Anges,
À qui tout doit son être et la félicité,
Je sens à tous objets mon cœur sollicité
D'ajouter une voix au bruit de tes louanges.

Je suis ravi de voir les richesses étranges,
Dont tu pares les Cieux, ta superbe Cité,
L'ordre des éléments dont la nécessité
S'entretient chaque jour de contraires échanges.

Mais si de ta grandeur je pense m'approcher,
Dans cet excès de gloire où je te vais chercher,
Mes yeux sont éblouis de clartés nonpareilles.

C'est là que la raison est soumise à la foi.
L'homme en vain se travaille à dire tes merveilles :
Il faut pour te comprendre, être Dieu comme toi.

II

Toi qui veux ignorer la puissance divine,
Et qui d'un lieu terrestre as fait ton élément,
Dis-moi l'ordre et le cours des feux du Firmament,
Et qui les fait mouvoir et qui les illumine.

Quel aveugle désir, quel espoir te domine ?
Ou plutôt quel Démon trouble ton jugement ?
Qui te fait démentir ton propre sentiment,
Et mépriser ta fin, comme ton origine ?

Les destins si divers des vivants et des morts,
Les plaisirs, les douleurs des âmes et des corps,
Prêchent la Providence à qui la veut entendre.

Ce que tant de témoins incessamment offerts,
Ce que Terre ni Cieux ne te peuvent apprendre,
Va-t'en perfide esprit, va l'apprendre aux Enfers.

III

Qui te pourrait comprendre ? ô Sagesse éternelle,
 Suprême Roi des Rois, Tout-puissant Dieu des dieux !
 Si l'astre le plus beau qui luise dans les Cieux
 De ta grande splendeur n'est rien qu'une étincelle.

Que peut-on ajouter à ta gloire immortelle ?
 Et qui peut se dépeindre en ces terrestres lieux ?
 Si le silence même en parle beaucoup mieux
 Que la voix la plus forte, et la moins criminelle.

Toutefois, Esprit saint, vive force d'amour,
 Qui te peut ignorer, et sentir nuit et jour
 Les merveilleux effets de ta bonté parfaite ?

Des enfants nouveau-nés, et prompts à t'exalter,
 La bouche tout ensemble éloquente et muette
 Annonce ta louange à qui veut l'écouter.

IV

Cette source de mort, cette homicide peste,
Ce péché dont l'Enfer a le monde infecté,
M'a laissé, pour tout être, un bruit d'avoir été,
Et je suis de moi-même une image funeste.

L'auteur de l'univers, le Monarque céleste,
S'était rendu visible en ma seule beauté :
Ce vieux titre d'honneur qu'autrefois j'ai porté,
Et que je porte encore, est tout ce qui me reste.

Mais c'est fait de ma gloire, et je ne suis plus rien,
Qu'un fantôme qui court après l'ombre d'un bien,
Ou qu'un corps animé du seul ver qui le ronge.

Non, je ne suis plus rien, quand je veux m'éprouver,
Qu'un esprit ténébreux qui voit tout comme en songe
Et cherche incessamment ce qu'il ne peut trouver.

V

Tes merveilles, Seigneur, à nos yeux découvertes,
Brillent également sur les deux horizons.
Elles nous tiennent lieu de visibles raisons,
D'harmonieuses voix, et de langues diverses.

Ces beaux cercles d'azur et ces campagnes vertes,
Ce retour du soleil dans ses douze maisons,
Font bien voir que tes lois ramènent les saisons,
Et qu'à tous les humains tes faveurs sont offertes.

Ta gloire éclate assez en ces muets discours
Pour être intelligible aux esprits les plus sourds ;
Et ta sainte Parole encore les appelle.

Cependant les ingrats s'endurcissent plus fort,
Et s'ils doivent attendre une vie éternelle,
Ce n'est que pour sentir une éternelle mort.

VI

La voix qui retentit de l'un à l'autre Pôle,
La terreur et l'espoir des vivants et des morts,
Qui du rien sait tirer les esprits et les corps,
Et qui fit l'univers d'une seule parole.

La voix du Souverain, qui les cèdres désole,
Cependant que l'épine étale ses trésors ;
Qui contre la cabane épargne ses efforts,
Et réduit à néant l'orgueil du Capitole.

Ce tonnerre éclatant, cette divine voix,
À qui savent répondre et les monts, et les bois,
Et qui fait qu'à leur fin toutes choses se rendent,

Que les cieus les plus hauts, que les lieux les plus bas,
Que ceux qui ne sont point, et que les morts entendent,
Mon âme, elle t'appelle, et tu ne l'entends pas.